

avouer qu'on avait dépassé un peu la note ce jour-là, et nos bonnes chanteuses d'ordinaire si zélées et tant à la hauteur de leur devoir durent forcément, le matin, rester en-dessous de la réputation qu'elles se sont justement acquise. Mais *partie remise n'est pas perdue*, et dans l'après-midi, au salut solennel, un chœur puissant des solistes mieux disposés ont rendu avec ampleur, entrain, et âme une musique magnifique.

Il me serait facile de citer quelques noms ; on m'accuserait de redite, je passe plutôt pour féliciter l'organiste infatigable à laquelle revient une large part du succès.

En ajoutant encore un mot à cette page déjà longue je dirai que la compagnie du Paficque a eu à cœur de racheter le soir sa lenteur du matin. Nous avons revu Montréal par la vitesse d'un train éclair.

Puis, si je n'étais si tard pour rappeler ce 9 juillet resté cher à tous les pèlerins, j'y joindrais un grand merci, quelques paroles de profonde reconnaissance aux dignes prêtres qui avaient pris la direction de ce pèlerinage, et je n'oublierais pas certes non plus les braves et hospitaliers Pères du Collège.

Mais des voix plus éloquentes ont parlé avant la mienne, je me tais en gardant précieusement la mémoire de ce pieux voyage.

St Maurice.

NOS GRAVURES

EN AVANT ! EN AVANT !

Nous donnons, cette semaine, une reproduction du beau tableau de M. Moreau, de Tours : *La mort du colonel de Franchessin, à Froeschwiller*.

Vers midi, le 6 août 1870, le 36^e de ligne qui était en réserve est parti au sud de Froeschwiller, avec son colonel, E. de Franchessin. Après avoir dépassé les mitrailleuses qui se trouvaient sur le bord de la route, le colonel fit marcher son régiment en avant en bataille, et conserva cet ordre jusqu'à son arrivée sur un coteau, là, le régiment se scinda.

Le premier bataillon se dirigea sur la gauche ; la 4^{me} compagnie du 1^{er}, se trouvant exposée à un feu très meurtrier, partit au pas de course et s'embusqua dans un bois qui paraissait être l'objectif d'une troupe ennemie. Délogés en tirailleurs, ils soutinrent pendant un instant les efforts de cette troupe qui, malgré notre feu bien nourri, menaçait toujours.

Enfin arriva le moment où la ligne fut obligée de rétrograder ; lorsque le colonel, à pied, la tunique déboutonnée, la cravate lâche et sans armes, arrive tout-à-coup ; son calme et son intrépidité relèvent le courage des hommes qui ne veulent pas fuir devant un chef qui brave la mort avec autant de sang-froid.

Hardi jusqu'à la témérité, il excite les hommes de la voix et du regard et s'écrie : " A moi, mes enfants ! A la baïonnette ! courage ! " et il s'élance le premier.

Les hommes, électrisés, se précipitent à sa suite sous une grêle de balles. Atteint d'une balle au pied, il se fait panser rapidement, puis s'appuyant sur le caporal Fournier, il fait encore quelques pas et continue à exciter ses hommes aux cris de : " En avant ! En avant ! A moi ! " jusqu'au moment où il chancelle frappé de deux balles à la poitrine ; on l'emporta mourant du champ de bataille.

LA FRANCE ATTERRÉE PAR SES DÉSASTRES
SE VOUÉ AU SACRÉ-CŒUR

Répondant à l'appel du général de Charrette, les Zouaves Pontificaux se sont rendus, le 17 juin, pour renouveler leur consécration au Sacré-Cœur, devant la glorieuse bannière de Patax.

La messe a été célébrée dans la chapelle de Saint-Martin, par Don Sébastien, abbé de la Trappe de Sept-Fonts, l'ancien capitaine Viard,

des Zouaves. Après la messe, il s'est tourné vers ses anciens camarades pour les inviter à réciter les mêmes prières qu'ils disaient autrefois ensemble, le soir et le matin, pour le Souverain Pontife, pour les Zouaves tués sur les différents champs de bataille.

On a lu devant le Saint-Sacrement l'acte même de consécration au Sacré-Cœur que prononça le général de Charrette pour consacrer son régiment après la guerre.

" Moi, général, marquis de Charrette, je consacre le régiment des volontaires de l'Ouest, Zouaves Pontificaux, au Sacré-Cœur de Jésus. Cœur de Jésus, sauvez la France ! "

Après la cérémonie le général invita ses compagnons à signer cet acte de consécration.

C'est bien la même pensée et les mêmes espérances qui ont inspiré le tableau de MM. Daniel Collet et Escudier.

BIBLIOGRAPHIES

Histoire de Longueuil et de la famille de Longueuil, avec gravures et plans, par Alex. Jodoin, avocat, et J.-L. Vincent, percepteur Rev. Int. — Montréal. Imprimerie Gebhart-Berthiaume, 30 rue St-Gabriel, 1889. Volume in-8o de 682 pages. Prix : \$1.00.

Cet ouvrage considérable renferme des notes historiques non seulement sur la ville de Longueuil, mais encore sur un grand nombre de faits et d'événements en Canada. Il y a là des détails qui peuvent servir à l'histoire même d'autres localités importantes.

Quant à ce qui concerne la ville de Longueuil seule, les auteurs ont tenu à donner une histoire des plus complètes. Ils y ont parfaitement réussi.

Le livre s'ouvre avec une préface écrite par M. Benjamin Sulte, qui s'y entend assez en fait d'histoire pour avoir mérité d'être placé de nos jours à côté des Garneau, Faillon, Ferland et Lavergère.

Les gravures qui ornent le volume sont : Les armes de M. de Longueuil (1668), Fort ou château de Longueuil (1685-90), Plan du village de Longueuil en (1810), Eglise catholique (1811), Chapelle construite en (1813), Couvent des Sœurs des SS. NN. de Jésus et de Marie, Eglise de Longueuil (1885), Académie Commerciale ou Collège de Longueuil, Hôpital ou Hospice Saint-Antoine de Longueuil, Eglise épiscopaliennne construite en 1842, Village de Longueuil en 1835. — J.-H. C.

L'Almanach des adresses de Trois-Rivières, Nicolet, Louiseville et Arthabaskaville, par MM. Marchand et Frigon.

Cet *Almanach*, qui vient de paraître, est très bien fait et des plus complets. Il contient, outre les noms des personnes des quatre villes que nous venons de nommer, une liste des citoyens de toutes les paroisses des diocèses de Trois-Rivières et de Nicolet, et une foule de renseignements sur le district des Trois Rivières.

C'est un petit volume très intéressant et qui mérite l'encouragement du public.

SŒUR GABRIELLE

Il l'aimait bien pourtant ! Tout enfant, il l'avait connue et aimée, puis l'âge avait resserré des liens auxquels les années donnaient un caractère plus tendre, et dix-neuf ans d'intimité avaient fait battre leurs cœurs à l'unisson, sans qu'ils pussent dire le jour où l'amour succéda à l'amitié.

En 1860, l'heure vint pour lui de payer sa dette à la patrie. Ce fut un moment cruel que celui de la séparation, mais il fallut faire contre fortune bon cœur. Enfant de Paris, et travailleur infatigable, le jeune homme était plus riche en illusions qu'en écus, et son patrimoine ne lui permettait point de se racheter. C'est alors qu'il s'engagea, pour être plus tôt libre d'épouser celle à qui il avait juré éternelle fidélité. Mais, hélas ! il en est des serments d'amour comme des fleurs d'automne ; la première neige les ensevelit sous une couche glaciale.

L'absence est, pour l'amour, la plus redoutable des épreuves ; combien la surmontent sans faiblir ? L'oiseau qui, chaque année, abandonne son nid

pour parcourir le monde et chercher aventure, revient presque toujours, à l'issue du voyage, jouir de la douceur du toit qui l'avait abrité. Robert ne revint pas.

Elle l'attendit longtemps, bien longtemps après l'expiration de son congé, espérant toujours le voir apparaître, confus et repentant, prêt à solliciter un pardon qu'on ne lui eût point marchandé. Peut-on haïr celui que l'on aime ? Elle attendit en vain. L'ingrat méconnaissait sa fidèle amie ; la vie des camps avait changé son cœur, qui lui était fermé sans espoir de retour ; et Robert, oubliant ses promesses, avait embrassé la carrière des armes qui lui ouvrait le brillant avenir auquel il se croyait appelé.

Alors, comprenant bien que tout était fini, que jamais elle ne reverrait cet homme, en qui elle avait mis toute sa confiance, en souvenir de qui elle avait refusé toutes les propositions d'alliance qu'on lui avait faites, la pauvre enfant se résigna. Plutôt que de remplir le ciel et la terre de ses plaintes superflues, elle tourna son regard vers Dieu.

Gardant pieusement d'un bonheur éphémère le souvenir sacré que l'on conserve toujours, et qui survit aux années, Noémie donna aux malheureux le peu qu'elle possédait, puis se consacra entièrement à la charité. Panser les maux d'autrui, sans aucun égard pour les siens, apaiser la douleur des autres, quand on souffre soi-même, n'est-ce pas, en deux mots, la compassion dans ce qu'elle a de plus respectable, de plus réellement bienfaisant ?

Dans ce but simple et noble, elle fit abandon de ses rêves de femme, qu'un instant elle avait cru devoir se réaliser ; son dernier mot pour le lâche inconstant fut un mot de pardon, et, tout à fait détachée des choses de ce monde, elle commença, sans plus tarder, son héroïque mission, distribuant aux chevet des malades les trésors de bonté qu'elle avait amassés pour l'absent.

* *

On s'était bien battu, ce jour-là ; trois fois les Prussiens étaient revenus à la charge, et trois fois ils avaient été repoussés par les nôtres, inférieurs en nombre, mais de beaucoup supérieurs en courage et résolus à mourir plutôt que de se rendre. La funeste campagne de 1870-71 n'a point atteint la renommée de bravoure que des siècles de gloire ont acquise à la France. Le canon avait fait dans nos rangs de sanglantes trouées ; à l'appel du soir, il manquait plus d'un nom, et par suite, bien des mères et des épouses allaient être éplorées.

Parmi ceux qui, restés sur le lieu du combat, contemplaient tristement une affreuse blessure, faite par l'acier ou par le plomb, était un lieutenant, un brave qui tomba l'un des premiers : pour lui la victoire était certaine ! Dès le commencement de l'action, cet officier s'était conduit comme un désespéré que la mort seule attire.

Méprisant le péril, il allait droit au but, sans souci des balles qui sifflaient à ses oreilles, et paraissait désireux de cueillir les palmes que le dieu des batailles accorde aux héros. Plusieurs fois déjà il avait été touché, mais il avançait quand même, quand une balle plus meurtrière vint l'arrêter dans son élan furieux et l'abattit.

Pâle, sans mouvement, troué comme une cible, l'œil morne, presque éteint, et le front déjà glacé, le malheureux lieutenant semblait n'avoir plus que quelques instants à vivre. Indifférent à ce qui se passait autour de lui, il attendait, sans une plainte, que son supplice fût terminé. Affaibli par une perte de sang considérable, il perdait bientôt connaissance.

* *

Cependant, on voyait les aumôniers qui, aidés des Sœurs de Charité, prodiguaient leurs soins aux pauvres blessés, exhortant à la patience et ranimant le courage des nombreuses victimes de la journée.

Une femme au visage angélique se faisait sur tout remarquer par son empressement admirable. Portant la cornette blanche et la croix au côté cette intrépide religieuse ne se laissait point et paraissait posséder une grande expérience. En passant près du lieutenant, elle se pencha pour voir s'il respirait encore, mais, pâlisant soudain, elle se rejeta vivement en arrière en étouffant un